

grandement contribué, en vous remettant sous les yeux une vérité dont je pense qu'aucun de vous ne doute, mais qu'il est bon cependant de vous rappeler, c'est que notre existence, même politiquement et civilement parlant, dépend de notre fidélité à maintenir et à observer la religion sainte que nous avons le bonheur de professer ; parce qu'il n'y a qu'elle qui puisse attirer sur notre patrie cette protection divine sans laquelle une société ne peut ni se soutenir, ni être heureuse. Oui, ce monde social au milieu duquel nous vivons, en attendant que nous entrions dans un monde meilleur, s'il n'était pas vivifié par la religion, finirait par se dissoudre dans l'anarchie, ou par s'abrutir dans la servitude ; et le prophète royal ne faisait qu'exprimer sous une image vive et simple, une pensée éminemment politique, quand il disait il y a près de trente siècles : "Si Dieu ne garde la cité, c'est en vain que veille à ses portes, celui qui est préposé pour la défendre." *Nisi dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* Vous avez dans ce texte, messieurs, tout le sujet sur lequel je veux faire avec vous quelques réflexions. Ainsi, la religion, base et fondement unique du bonheur de la société, voilà toute ma pensée ; développons-la un peu. Si je suis un peu long, c'est que le sujet est immense.

Toute société tend à la perfection, parce que toute société tend au bonheur, et le bonheur pour la société comme pour l'homme, n'est que la tranquillité de l'ordre. Partout où il y a désordre, il y a malaise, inquiétude, effort pour arriver à un état plus parfait. La société qui souffre, cherche à se placer dans un état meilleur, et on reconnaît qu'elle y est parvenue, au calme intérieur, à la paix profonde dont elle jouit. Aussi, l'écriture sainte, qui propose les plus sublimes vérités, sous des images familières, afin de les mettre à la portée des esprits les plus faibles, annonçant au peuple juif une félicité qui comblerait pleinement ses desirs, dit : "chaque un s'assiera sous sa vigne et son figuier, et personne ne troublera son repos." *Et sedebit vir subtus vitem suam, et subtus ficum suam, et non est qui deterreat.* (Mich. ch. 4, v. 4.)

Le repos, résultat de l'ordre, est donc le bonheur des peuples, et une société où règnerait un ordre parfait, jouirait d'un repos parfait. Or, sans la religion, tout est désordre ; pourquoi ? Parce que Dieu ayant tout créé pour lui, il s'en suit que tout ordre est relatif à Dieu. L'ordre dans nos pensées, c'est de le connaître ; l'ordre dans nos actions, c'est de le servir par l'exercice du culte religieux.

S'il est sur la terre une institution qui rappelle les hommes à une origine commune et à une même immortalité ; une institution qui établisse parmi les hommes un heureux concert de services et de bienfaits, qui leur répète sans cesse qu'il est beau de se sacrifier pour ses frères, une institution qui ne veut pas qu'il y ait de misérables dans son sein qui ne soient consolés, point de pauvres qui ne soient secourus, point de faibles qui ne soient protégés ; une institution dont tous les exemples et toutes les maximes sont une continuelle leçon de dévouement de l'intérêt particulier à l'intérêt général, une institution enfin qui fasse un précepte à ses disciples de s'aimer les uns les autres, et qui renferme dans ce seul mot tout le sommaire de sa loi ; cette institution, elle n'est pas autre que la religion sainte que nous professons ; et elle convient souverainement à un peuple pour qui l'amour de la patrie n'est pas un vain nom. C'est au milieu du vrai patriotisme et des sentimens généreux qu'il enfante, qu'elle prend son essor ; c'est là qu'elle trouve de vrais disciples ; c'est là qu'elle n'enseigne point en vain ses sublimes vertus. Car qui est-ce qui maintient la société, si ce n'est l'observation des devoirs que la religion impose ? C'est elle qui assigne à chaque particulier les devoirs qu'il a à remplir dans les différentes conditions où il se trouve placé ; et tout le monde sait, que c'est du concours de tous les efforts séparés, mais dirigés vers un centre commun, que résulte l'ordre public ; que c'est l'harmonie de tous les biens particuliers qui forme le bien général.

Que l'homme public sacrifie le bien général à son avidité ; que le magistrat prostitue ses jugemens à l'iniquité, que le négociant fonde ses spéculations sur la fraude, que l'artisan quitte le travail pour se livrer à l'oisiveté ; on verra la société languir d'abord, et bientôt se dissoudre. La perte des vertus a toujours été le terme de la prospérité des empires. Or, les vertus ne se perdront

jamais dans un Etat, où les saintes règles de l'évangile seront observées. Car tout ce que la loi politique impose d'obligations, la loi chrétienne en fait des devoirs religieux. C'est elle, qui inspire aux grands et aux riches la bienfaisance, et aux petits et aux pauvres la patience ; c'est elle qui forme les maîtres à l'humanité, et les serviteurs à l'obéissance ; par elle les époux deviennent fidèles, les pères tendres et éclairés sur leurs enfans ; et les enfans soumis et respectueux envers leurs parens. Elle inspire la piété à l'Ecclesiastique, la justice au magistrat, l'honnêteté au receveur des deniers publics, le goût du travail à l'artisan, à tous l'éloignement du luxe et de la débauche. Que la loi divine soit observée, et toutes les lois de la terre auront leur exécution, sans qu'il soit nécessaire d'employer l'appareil de la torture et du châtiment. On peut donc dire que les crimes se multiplient en raison de l'affaiblissement de la foi. Oui, on peut le dire sans crainte de se tromper, si la religion perdait son empire, dès lors on pourrait s'attendre à voir renaître tous les maux dont le christianisme a été le remède ; et quel serait alors l'état de la société ? d'un côté les vices seraient plus audacieux, les excès de tout genre plus multipliés ; de l'autre les moyens repressifs et conservateurs ne se trouveraient que dans les lois humaines ; or, il faudrait des lois de fer pour enchaîner des peuples sans religion ; à la place des autels, il faudrait des cachots ; au lieu de pasteurs, des soldats ; au lieu de l'évangile, un code de supplices effrayans : un peuple sans religion est un peuple indisciplinable. Allez dans les pays où la religion n'exerce point son empire pacifique ; là vous serez assuré de voir régner le plus affreux despotisme ; là il ne peut pas exister de véritable liberté : c'est pour les peuples sans foi que sont faits les tyrans.

Les philosophes de l'antiquité avaient découvert cette vérité par les seules lumières de la raison. Ecoutez ce que disait autrefois Socrate : "l'ignorance du vrai Dieu, disait-il, est pour les Etats la plus grande des calamités, et qui renverse la religion, renverse le fondement de toute société humaine." "Cherchez un peuple sans religion, — a dit un auteur Protestant (Hume) — et si vous le trouvez, soyez sur qu'il ne diffère pas beaucoup de la brute." La religion dit un auteur moderne (Mr. de Bonald) met l'ordre dans la société, parce qu'elle seule donne la raison du pouvoir et du devoir ; et un célèbre orateur Français, (Le comte de Montalembert,) disait, il n'y a pas longtemps, qu'il n'y a que "ceux qui sentent ce qu'on doit à Dieu, qui peuvent comprendre dans toute son étendue le devoir envers la patrie." Tout le monde connaît ce mot de Rousseau : "Jamais état ne fut fondé, que la religion ne lui servit de base." Tant il est vrai, que chez ce philosophe même, tout impie qu'il était, lorsque les passions se calmaient, la vérité reprenait son empire.

Oui, tout ce qui peut contribuer au bonheur de l'homme comme individu et comme membre de la société, est le résultat de l'enseignement de la foi. N'est-ce pas la religion, qui a donné à l'Europe, cette belle civilisation qui n'eut pas de modèle dans l'antiquité ? N'est-ce pas la religion qui d'un peuple d'anthropophages les plus féroces, en fit des hommes doux et humains ? il suffit de connaître ce qui se passa au Paraguay, pour comprendre ce que peut procurer de bonheur la pratique de la vérité et de la foi. Quelques pauvres prêtres, armés du seul glaive de la parole, la croix et l'évangile à la main, pénétrèrent dans des contrées incultes, habitées par des sauvages féroces et intraitables, que les armes des Espagnols n'avaient jamais pu dompter ; et par le seul pouvoir de la vertu et de la vérité, ils vinrent à bout de les civiliser ; ils en font des chrétiens qui pendant plus d'un siècle ont fait l'admiration de ceux, qui ont vu de près leur police et leurs mœurs. Ils créent au milieu de ces nations sauvages, une république si parfaite, que dans ses rêves les plus brillans, l'imagination ne s'était jamais représenté rien de semblable. On eut dit voir quelques fortunés enfans d'Adam, échappés à la malédiction, qui frappa sa race, jouir en paix de l'innocence et du bonheur qui la suit, dans les délicieux bosquets d'Eden. Dieu voulut qu'au moins une fois, la religion agissant sans obstacle sur un peuple, le formât seule à l'état social, afin de montrer par une grande et incontestable preuve, que dans ses dogmes et ses préceptes, sont renfermées toutes les vérités réellement utiles à l'homme, et toute la félicité, dont sa condition lui permet de jouir ici bas. Chose ad-